POSTAUX DE PARIS

Le Canard de la PPDC Louvre

SECTION PARIS LOUVRE PPDC N° 16 : AOÛT 2012

COMMEMORATION 2012

Août 1940. Paris ville ouverte. Paris était occupé par les troupes d'Hitler en tenue vert-de-gris, armées jusqu'aux dents. Leurs bottes résonnaient sur le pavé. Le drapeau à croix gammée, qui avait souillé la tombe du soldat inconnu à l'Arc de Triomphe le 14 juin 1940, était largement déployé sur la Chambre des Députés, sur le Sénat, sur l'Hôtel de ville de Paris et sur les ministères.

Il flottait sur la tour Eiffel, sur les grands hôtels palaces des Champs-Elysées, dans les rues de l'Opéra et de Rivoli. Ce drapeau symbole de l'oppression nationale et de la terreur fasciste flottait déjà dans d'autres capitales : Vienne, Prague, Varsovie, Copenhague, Oslo ou Bruxelles.

Cette fois, c'était dans Paris, berceau des libertés, ou en 1939 un an plus tôt, le peuple commémorait dans la joie le 150é anniversaire de la grande révolution française de 1789, dans le Paris de la Commune, qui prit les armes contre les trahisons de Thiers, complice de l'envahisseur prussien, dans le Paris de février 1934, ou les parisiens firent échec au putsch des factieux du colonel- comte de Larocque tentant de s'emparer du pouvoir, dans le Paris des puissantes manifestations unitaires qui contribuèrent à faire triompher le Front Populaire en 1936 pour le pain, la paix, la liberté.

Le cœur étouffait devant tant d'humiliation.

Mais que s'était-il passé pour en arriver là, un an après la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne, deux ans après que Daladier, président du conseil et Chamberlain, premier anglais, aient affirmé à Munich : *« nous avons sauvé la paix pour 25 ans ».*

Les premiers moments de stupéfaction passés, les parisiens regardent autour d'eux et font le bilan. L'occupation pèse sur tout le pays, sur toutes les activités, mais elle pèse surtout sur les plus pauvres, sur les ouvriers qui n'ont que leur salaire pour vivre.

Alors pour les parisiens pas question de se résigner et de rester passifs. La lutte contre l'occupant était engagée et les polices françaises et allemandes étaient déjà aux trousses des premiers résistants.

Des milliers d'entre eux avaient été arrêtés et jetés en prison. Au risque de leur vie, ils voulaient faire libérer leurs frères emprisonnés et reconquérir l'indépendance de la Patrie pour que tous les français redeviennent des hommes libres.

Parmi eux Paul Vaguet, Henri Basile et les 37 autres postiers de Paris Louvre, morts pour la France et dont les noms sont gravés sur la plaque des guichets.

Lors de cette commémoration, la CGT tient à réaffirmer que nous considérons la Poste du Louvre comme un bien inaliénable, issu du domaine public, fruit du travail des postiers et construit pour répondre au besoin du service public. En aucun cas, il ne peut être confié aux appétits voraces du marché.

C'est aussi un immeuble historique et un symbole fort. D'ailleurs, le Directeur Général de La Poste l'a lui-même souligné lors de commémoration notamment pour celle de la victoire de 1945 en rappelant la grève insurrectionnelle en août 1944 et en citant les noms de Paul Vaguet et d'Henri Basile.

.../...

On ne peut aujourd'hui saluer l'héroïsme de postiers résistants qui contribuèrent à la Libération de Paris et en même temps vouloir céder une partie de ce patrimoine public afin de satisfaire sans fin l'appétit des actionnaires.

A l'heure où l'austérité est pour le plus grand nombre, où des ponts d'or sont toujours édifiés aux privilégiés de la fortune, où l'on ne parle que de reprendre des acquis selon une vieille tentation, où la xénophobie et le racisme sévissent de plus en plus, sachons rendre hommage à tous les travailleurs, à tous les postiers, à tous les militants de notre fédération, à ceux qui dès les premières heures de l'occupation ont lutté pour que nous puissions vivre libre dans une France indépendante.

Cette cérémonie où nous évoquerons bien entendu le programme du CNR va avoir lieu en deux temps à commencer ici sur le 2ème ardt avec une intervention de Charles Sancet pour Libération Nationale PTT et de Joël Ragonneau pour les sections CGT du site.

Mais permettez- moi d'abord de vous remercier de votre participation :

- Mr Léon, directeur de la DOTC Nord
- Mme Neveu, directrice de la PPDC Louvre
- Mr Loyer, directeur de la PDC Louvre 1er et 2ème ardt
- Mr Meunier, directeur de la PDC Louvre 3ème et 4ème ardt
- Mr Sancet, secrétaire adjoint de Libération nationale PTT
- Mr Quinquis , représentant la Fédération CGT des PTT
- Les représentants de l'institut d'histoire sociale CGT PTT
- Les représentants CGT des Postaux de Paris
- Mais aussi les Camarades de la CGT, ainsi que les collègues de Paris Louvre, qui se joignent à nous ou qui vont se joindre à nous pour ce 68ème anniversaire.

En juin 1940, la nuit est venue, opaque, étouffante. Un vieillard pensant présider aux destinées d'un pays dont il avait remis les clefs à l'occupant, remplace la devise républicaine *« liberté – égalité – fraternité »* par celle de *« travail - famille – patrie »*, qui a inspiré en mai dernier certains candidats à la présidence de la République.

L'heure était au silence avant de devenir celle des paroles échangées à voix basse, mais ces murmures redonnèrent espoir en l'avenir.

Malgré la présence de l'ennemi, malgré les privations (les cartes de rationnement vont faire leur apparition), malgré la collaboration *(n'oublions pas la rencontre de Montoire le 24 octobre 1940, organisée par Laval, que Pétain résumera en ces termes : cette première rencontre entre le vainqueur et le vaincu marque le redressement de notre pays. Une collaboration a été envisagée entre nos deux pays. J'en ai accepté le principe)*, malgré la dissolution des organisations syndicales telle la CGT, malgré les arrestations arbitraires *(comme celle de Jean Lloubes, agent aux guichets de Paris Louvre qui fut dépoté à Buchenwald pendant 4 ans)*, malgré le nombre considérable de prisonniers de guerre, malgré tout cela, à partir d'actions fragiles, éparpillées, isolées au lendemain de l'été 1940, s'est peu à peu construite une Résistance organisée, coordonnée, faisant de plus en plus corps avec l'ensemble des français. Mais que le chemin ouvert par les premiers Résistants pour la reconquête de l'indépendance nationale a été long et dur !

Partant des revendications immédiates les plus sensibles *(fermeture de boulangerie, suppression du gaz)*, les manifestations vont se multiplier en particulier en juin-juillet 1944.

La journée du 14 juillet 1944 ne pouvait être autre chose que l'affirmation éclatante d'une force en marche vers la victoire.

Dans cinq arrondissements de Paris, des milliers de manifestants vont défiler principalement à Belleville. Paris était électrisé. Un peu partout, les passants arboraient les cocardes tricolores vendues sous le manteau au profit de la Résistance. Des parisiennes se promenaient à trois portant l'une un corsage bleu, l'autre un blanc et la troisième un rouge. En banlieue, il y eut même des défilés de voitures et de chevaux empanachés de fleurs et de cocardes.

Face à l'occupant nazi, au régime de Vichy et à la milice, célébrer la fête nationale, c'était donc bien affirmer le refus de l'effondrement national, proclamer l'existence de la Nation et c'était montrer la présence des forces, qui dans leur diversité agirent pour la Libération de Paris et plus tard pour la libération du pays.

Sous le titre *« PTT parisien »*, la fédération postale CGT a fait paraître à cette époque un appel pour la préparation de la grève générale et la participation de tous à l'insurrection nationale :

«chaque postière, chaque postier, comme tous les français ont le devoir d'entrer dans le combat pour la libération. La fédération postale expose deux revendications immédiates et vitales :

- *une avancée de 3 mois sur les traitements*
- *l'organisation du ravitaillement dans tous les services »*

Cet appel se termine par :

« - vive la grève générale insurrectionnelle

- vive la CGT

- participer aux manifestations du 14 juillet, grande journée de luttes pour la libération de Paris ».

Fin de citation

Quelques mots à l'égard de ces hommes, de ces femmes, de ces jeunes, qui ont livré ce combat qui s'est élevé à la hauteur d'une étonnante épopée.

C'était des facteurs, des agents des lignes, des installations, des bureaux gares, des ambulants, des téléphonistes, des cadres moyens ou supérieurs, bref tout l'éventail des catégories de cette grande administration que tout le monde nous envia pendant des décennies et que furent les PTT.

« Tu te dois, chère Louise, à notre Nanou chérie. Je n'ai qu'une inquiétude, c'est que vous souffriez ». Ces mots simples, de tout le monde, le langage du cœur, furent écrit par Jean Grandel, ancien secrétaire de la fédération postale CGT, maire de Génevilliers. Il fut fusillé à Chateaubriand le 22 octobre 1941 en compagnie de Guy Mocquet.

Mais c'était aussi pour certains des militants, forgés et burinés au feu des luttes d'avant-guerre ou des premiers combats clandestins.

« Je vous lègue mon courage en héritage » dira aussi Jean Grandel en ajoutant *« j'ai vécu pour le bien du peuple et je meurs pour lui, sachant que ma mort ne sera pas inutile. Plus que jamais, j'ai confiance en l'avenir. Ce n'est pas dur de partir quand le devoir est accompli. Nous vaincrons quand même »*.

Fin de citation

On pourrait multiplier les exemples. Ils montrent à quel degré de conscience, ces militants-là étaient parvenus face à l'adversaire. Le plus digne d'admiration est là sans doute dans cette certitude inébranlable de ne pas mourir pour rien.

Aragon trouve là encore les mots lorsqu'il note *« ces héros en mourant étonnaient leurs bourreaux »*.

Eh oui ! Modestie, simplicité, courage, confiance, tout cela dans une même tête, dans un même cœur !

Comment pourrait-on les oublier ?

Comment pourrait-on oublier Paul Vaguet, arrêté au métro Louis Blanc par la police française alors qu'il distribuait des tracts ? Il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité par la cour spéciale qui siégea le 8 octobre 1941.Livré ensuite aux nazis, il fut fusillé à Caen le 15 décembre de la même année.

Comment oublier Henri Basile, assassiné le 19 août 1944, lors du début de l'insurrection parisienne ?

Comment oublier les 39 autres postiers de Paris Louvre morts pour la France et dont les noms sont gravés à jamais sur la plaque commémorative aux guichets de la Recette Principale ?

Il faut, aujourd'hui pour mesurer l'importance de la reddition, le 25 août 1944, du général Von Choltitz, commandant allemand de la garnison du « grand Paris » se figurer la somme de sacrifices, de deuils, de souffrances, de peurs résultant de ces quatre années de traque et de répression policière multiformes contre celles et ceux qui malgré tout, envers et contre tout, osaient encore résister, espérer. Impossible de ne pas ajouter, pour compléter ce rapide panorama de ce Paris ville ténèbre, le déshonneur et la terreur suscités par la politique antisémite appliquée avec un zèle criminel par un régime de Vichy devançant les désirs des instigateurs de la Shoa et n'hésitant pas aller au-delà. Cela fait beaucoup de choses à imaginer pour les jeunes de notre époque. Mais il y a , croyons nous quelques leçons à tirer de cet effort surtout dans les moments difficiles et quelques espérances à y puiser.

Honorer la Résistance et la mémoire de tous ceux qui sont tombés pour que nous puissions vivre libre, c'est être fidèle à leur idéal de paix, de liberté et de bonheur des hommes , idéal inscrit dans le programme du Conseil National de la Résistance. Et si dans la 1er partie du programme du CNR, les représentants des mouvements de Résistance, des centrales syndicales *(CGT et CFTC)* et des partis Résistants proclament leur volonté de délivrer la patrie en collaborant étroitement aux opérations militaires, la 2ème partie donnait à la France la figure que les combattants rêvaient de lui donner :

- L'établissement de la démocratie la plus large en rendant la parole au peuple français.
- La liberté de la presse et son indépendance.
- La liberté d'association, de réunion et de manifestation.
- Le secret de la correspondance et l'égalité absolue de tous les citoyens devant la loi.
- L'éviction des grandes féodalités économiques et financières de la direction de l'économie.
- Le retour à la nation des grands moyens de production.
- Le droit au travail, au repos et un réajustement des salaires.
- Un système de retraite ou la solidarité devait jouer entre les générations. Le CNR inscrira dans son programme le principe d'une retraite pour tous.

Quand la victoire fut acquise, sous le ministère d'un militant ouvrier, Ambroize Croizat, la sécurité sociale fut mise en place et les comités d'entreprise furent institués.

On n'oubliera pas bien sûr la mise en place du statut général de la fonction publique, qui date de cette époque.

Tel est l'essentiel des 2 parties du programme du CNR adopté à l'unanimité le 15 mars 1944. Pour en faciliter la diffusion, ce programme fut imprimé en brochure. Sur la couverture, ces simples mots *« les jours heureux par le CNR »*.

En relisant attentivement le programme du CNR, ce qui frappe, c'est qu'il ne semble pas être très difficile de le transporter à notre époque. Et cela s'explique facilement : l'ensemble de ce programme était construit autour des valeurs comme l'égalité, la solidarité, la liberté et la fraternité, les valeurs de la République.

Comment ne pas constater qu'aujourd'hui les gouvernants et le patronat dans leur quasi-totalité mènent encore une âpre bataille contre ces conquêtes qui malgré les attaques qui leurs ont été portées, leurs sont toujours insupportables !

A la CGT, nous continuons de penser que ces principes défendus par le programme du CNR ne sont pas liés à la période de l'occupation, contrairement à ce que veulent nous faire croire certains de nos dirigeants. Ces mêmes dirigeants qui savent si bien plonger l'histoire de la Résistance dans le formol, mais qui sont si prompts à se mettre en scène sur les hauts lieux de celle-ci, prompts à en rappeler les faits d'armes, mais particulièrement silencieux lorsqu'il s'agit de rappeler le projet de société qui était porté massivement par ces Résistants.

Pour nous, il y a urgence à mettre au jour les convictions qui donnèrent vie à la Résistance d'hier, à les sortir de la cloche sous laquelle on veut les enfermer.

Alors, faut-il aujourd'hui entrer en résistance ?

Formulé ainsi, cela peut paraître présomptueux. Mais si *« résister »*, c'est savoir garder sa capacité d'indignation face à l'entreprise de démolition sociale entreprise par le capitalisme ultralibéral et ses servants politiques, nous pouvons légitimement user de ce terme.

Il ne s'agit plus de rester dans la seule réaction face au bulldozer du capitalisme et de ses instruments politiques, il faut construire l'avenir.

D'autant , qu'aujourd'hui la menace fasciste est réactualisée et potentialisée par la crise multiforme que connaît le monde, ce que révèlent les scores électoraux de l'extrême-droite partout en Europe et notamment en France, conforté en cela par une droite dite classique plus que bienveillante.

Et, il n'a pas fallu attendre longtemps pour voir ce dont sont capables les élus d'extrême-droite. Vingt-quatre heures après son élection en tant que député, le candidat d'extrême droite d'Orange et certains de ses comparses ont tenté d'empêcher lors des cérémonies du 18 juin que l'hymne de la Résistance, le Chant des Partisans, ne retentisse. Dans leur aveuglement anti communiste, ils ont même oublié que le Chant des Partisans n'est pas un chant communiste. Ecrit par Joseph Kessel et Maurice Druont, gaulliste et ministre des affaires culturelles de 1973 à 1974 sous la présidence de Georges Pompidou, le Chant des Partisans est le chant de toute la Résistance.

Le racisme, la xénophobie sont banalisés par les médias qui ne rechignent plus à donner de la publicité aux diatribes de certains politiques. Les propos contemporains sur l'invasion étrangère, la stigmatisation des Roms, les menaces que feraient peser les immigrés sur notre identité nationale dont certains ont crû habile d'en faire un enjeu de société, les mesures induites en découlant ne peuvent, compte tenu de l'expérience du passé, que susciter une vive inquiétude que renforcent les évolutions actuelles dans d'autres pays européens. C'est pourquoi, il nous faut donner une nouvelle impulsion à la lutte contre toutes les formes d'antisémitisme, de racisme, d'exclusion. Un homme est un homme. Quelle que soit sa couleur, qu'il soit juif, chrétien, musulman ou athée, qu'il ait choisi un mode de vie sédentaire ou nomade, qu'il soit Rom ou sans papiers, il a le droit de vivre dignement sa vie d'homme libre.

Dire ceci et rappeler cela est une nécessité pour faire que soit bien marquée la frontière infranchissable qui doit exister entre les idées démocratiques et les idéologies liberticides avec lesquelles aucune compromission n'est acceptable.

Comme on sut le faire les Résistants et dans des conditions beaucoup plus difficiles, dramatiques pour eux, nous ferons pencher la balance du bon côté. Soyons optimistes et ambitieux. La Résistance n'appartient pas au passé.

INTERVENTION GUICHET

Il y a quelques instants, nous avons honoré nos Camarades Basile et Vaguet. De la même manière, nous nous inclinons avec respect devant cette stèle où sont gravés les noms de 37 martyrs du nazisme de Paris Louvre.

Nous ne devons pas les oublier.

Une rue, un édifice, d'autres plaques commémoratives nous rappellent chaque jour, à nous passants, le sacrifice de ces héros anonymes tombés pour la France et la liberté, comme l'ingénieur Keller.

Il est né le 8 mai 1899 au Petit-Quevilly. Il entre dans l'administration des PTT comme agent mécanicien du service des lignes souterraines à grande distance puis devient ingénieur des télécommunications.

Il est l'un des artisans d'une extraordinaire prouesse d'écoute technique des circuits téléphoniques allemands appelée la Source K. Pendant cinq mois, toutes les conversations de l'ennemi sont recueillies par des opérateurs qui enregistrent les directives adressées à leurs représentants en France par tous les dignitaires nazis.

Les conditions délicates d'exploitation liées aux actions de recherche de la Gestapo vont mettre brutalement un terme à ce travail. L'ingénieur Keller et ces deux compagnons Pierre Guillou et Laurent Matheron sont arrêtés en 1942. Interrogés, torturés, pas un ne parlera.

Tous trois prendront le chemin des camps de concentration : Natzweiller, Sachsenhausen et Bergen-Belsen. Robert Keller y mourra le 14 avril 1945.

L'histoire de ces résistants, de ces résistantes est passionnante et émouvante. Leur vie s'est arrêtée dans la fleur de l'âge.

Toutes et tous sont morts sous la torture de la police de Vichy, sous les balles des pelotons d'exécution et le couperet des haches de la barbarie nazie. Pourtant, la confiance dans la victoire finale ne les a jamais quitté.

Le combat qui fut le leur continue, car une société plus humaine, plus juste reste à construire.